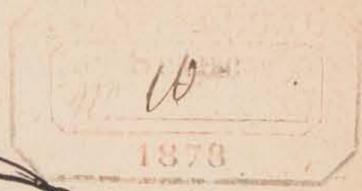


LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE GRÉVIN

Texte de Félicien Champsaur

BUREAUX : 24, RUE DES ÉCOLES, PARIS



ANDRÉ GILL



ANDRÉ GILL

Je vous en prie, mon cher Gill, ne cambrez pas tant votre taille, ne caressez pas vos cheveux sur votre tempe droite. Ils sont bien ainsi. Ne tordez pas votre fine moustache. C'est la moustache d'un grand seigneur, du marquis de Bruyères, telle que la peignit Théophile Gautier. Faites un peu moins saillir cette hanche, accentuez un peu moins la courbe harmonieuse de cette jambe. Plus de naturel, de laisser-aller. Vous pouvez vous placer sans façons. Il n'y a là près de vous que votre ami M. Tout-le-Monde, et moi, qui ne compte pas. Asseyez-vous ici, sur cette chaise, et à califourchon, obéissez, méritez la belle de nuit, emblème de modestie, que vous donne ce bon Grévin. Il n'est pas nécessaire d'en imposer. Soyez, comme vous l'êtes dans l'intimité, tendre, profond, familier, soyez vous-même simple et primesautier. Vous êtes ainsi. Pourquoi vous changer? Ne bougeons plus. Je commence.

André Gill, cousin par la tournure d'esprit de Denis Diderot et de Frédérick Lemaître, est, d'abord, toujours un peu l'enfant enthousiaste et rêveur d'autrefois.

Ses parents morts, il habitait, tout petit, entre sa tante et son grand-père, comme dans un nid de vieux. En dehors de cet intérieur sénile, rien n'existait. Son grand-père, M. Blanc, ainsi qu'on l'appelait, je crois, car il avait changé de nom, étant devenu pauvre, son grand-père lui acheta un jour le *Don Quichotte* illustré. Ce livre fut le premier livre de Gill, le premier qu'il aima, celui qu'il aime toujours. Le second livre de Gill fut celui de Galland : les *Mille et une Nuits*. L'Orient et Don Quichotte, voilà le rêve de Gill enfant.

Il demeurait, avec son grand-père et sa tante, près du Luxembourg, vers la rue de Fleurus. Tout ce coin de Paris n'était pas encore régularisé, et était presque perdu sous la verdure. Gill a souvenance d'un jardin plein d'arbres, où son grand-père le menait souvent, et d'une vieille muraille inachevée, haute de cinquante ou soixante centimètres au plus. Gill marchait sur la muraille, en s'appuyant sur l'épaule de son grand-père, et, debout ainsi dans le feuillage et regardant parfois le ciel bleu entre deux branches, il voyait les moulins, Don Quichotte, le prince Cachemire, des palais aux escaliers d'ivoire. Ces moulins et ces palais, tels étaient ses amusements, Don Quichotte et le prince Cachemire, voilà ses camarades. Certes, Gill ne les a pas chassés.

Mais Gill ne se nommait pas encore Gill, il se nommait Louis-Alexandre Gosset de Guines, Louis, tout court, si vous voulez.

Après avoir achevé ses études à Sainte-Barbe, Alexandre Gosset, son grand-père étant mort, ainsi que son père et sa mère, vivait à Paris, où il est né, près de sa tante, M^{lle} Rosalie de Guines. L'enfant avait dix-sept ans, la vieille tante était pauvre, plus pauvre que jamais. Cependant, Gosset étudiait chez un peintre nommé Paris, et la bonne tante formait des projets :

— Fais donc de l'architecture, petit Louis, disait-elle, c'est encore du dessin.

Le grand enfant entra chez l'architecte André Cheviron, mais ne se convertit pas pour cela. Bien mieux, il convertit son maître. L'architecte et le dessinateur devinrent collaborateurs et ils illustrèrent ensemble une mirifique histoire : *L'Histoire du sire de Framboisy*.

Alexandre Gosset revient à la peinture, il continue ses études dans l'atelier de Leloir, un classique renforcé, et entre à l'École des Beaux-Arts. L'élève marchait bien, et Leloir songeait à faire de lui un prix de Rome. Leloir comptait sans les deux mauvais chevaux dont parle Ronsard, les deux mauvais chevaux auxquels la vie est attelée, le boire et le manger, le manger surtout. Gill abandonne l'École, et se met à donner des dessins aux journaux, à illustrer des almanachs, des complaintes.

Je ne sache rien de plus touchant que l'histoire des débuts d'André Gill. Il habitait, près de sa tante, rue Neuve-Guillemin, un étroit réduit à la porte très-basse, au lit touchant presque le plafond, et où il donna souvent asile à d'autres gueux. Il était là, ayant sur lui l'amour de sa tante, une sainte, dit-il, lui qui ne croit à rien. Mais, je le répète, il fallait vivre. L'architecte Cheviron avait remis au grand gamin, qui s'appelait Gosset de Guines, une lettre pour Nadar. Nadar, sans plus de pourparlers, lui dit de chercher un nom. Gosset apporte Gilles, puis Gil. Quelques jours après, on doubla la consonne : Gill. Le nom, ainsi trouvé et arrangé, était sonore et ailé, prêt à voler sur les bouches des hommes. Gill s'ajoute, par reconnaissance, le prénom de l'architecte. Nom et prénom étaient inventés. André Gill se présente avec une lettre de Nadar, chez M. Philippon, directeur du *Journal amusant*. M. Philippon accepte quelques dessins. Un jour, cependant, il dit à Gill qu'il est un peu encombré, qu'il est obligé de le faire attendre. André Gill, très-timide, n'osa plus retourner chez M. Philippon.

Cette timidité de Gill étonnera peut-être ceux qui ne le connaissent que pour l'avoir rencontré quelquefois, ceux qui le connaissent de surface, on pourrait dire. Rien n'est plus vrai, pourtant. Il est resté bien des années sans l'avouer. Encore ne l'avoue-t-il pas d'une façon absolue. Il dit qu'il a eu beaucoup de timidité, mais qu'à présent il s'en est rendu maître. Je le crois, mais pas tout à fait. Gill est timide, timide comme l'était Edgard Quinet, comme l'était Victor Hugo lui-même. Cela, chez de tels hommes, peut faire plaisir à quelques niais.

Donc Gill n'avait plus osé retourner chez M. Philippon. L'architecte Cheviron lui donne une autre lettre. C'était, cette fois, pour un M. Duchod. Il piquait à la machine des tracés faits sur la soie, et pouvait avoir besoin d'un dessinateur. Il restait rue de Richelieu. Gill arrive. Il avait frappé. On avait crié : Entrez. Il voit un monsieur assis, le dos courbé sur une machine, et piquant, piquant sans s'interrompre jamais. Le monsieur lui avait montré un siège dans un coin de la chambre, et continuait son tictac monotone : tictac, tictac, tictac. André Gill, ne sachant où tenir ses mains et osant à peine regarder l'homme et la machine, attendait une réponse. La machine allait toujours, et l'homme piquait toujours. Enfin il se lève, fait un paquet d'échantillons, et, sans rien dire, le montre à Gill. Gill prend le paquet, et, tristement, le porte à son adresse. Il était commissionnaire. On lui donne cinquante centimes. Il les refuse et revient. Il s'assied de nouveau sur sa chaise et attend encore près de trois quarts d'heure. Nouveau paquet, nouveau geste, nouvelle course, nouvelle pièce de cinquante centimes, qu'il refuse. Il retourne rue de Richelieu. On était à la nuit. M. Duchod lui tend trois francs cinquante et lui dit : A demain. Sa voix était grave et douce. C'était son premier mot, son dernier aussi. Tout le monde ne

sait pas ce que valent trois francs cinquante. A l'aube, André Gill était assis sur sa chaise, au fond de la chambre. Nouveaux signes, nouveaux paquets. Seulement Gill, peu satisfait de sa position, cherchait autre chose.

Léo Lespès, alors Timothée Trimm, était au *Petit Journal* et voulait un dessin. Gill, entre deux courses, arrive, son chapeau à la main. Il est tout épouvanté. Mais il avait encore une lettre. Il la présente.

— Vous dessinez? dit le gros Timothée Trimm.

— Oui, monsieur.

— Vous m'êtes recommandé. J'aurais besoin d'un grand dessin pour une prime. Il s'agit de représenter tous les célèbres prédicateurs français contemporains. Le pape sera au milieu. Acceptez-vous, et, si vous acceptez, combien voulez-vous?

Gill, hésitant, dit à tout hasard, et comme il aurait dit n'importe quoi, tant il était ému :

— Soixante francs.

— Conclu. Vous irez chez Bertaux demander une pierre, et m'enverrez le dessin.

Gill salue de son mieux, retourne chez son patron, fait une course, va chez le graveur, dit d'apporter la pierre chez M. Duchod. refait une course, trouve la pierre chez le concierge. Alors, au lieu de rester dans son coin à promener ses mains sur son pantalon, qui n'en avait pas besoin, Gill prend la pierre sur ses genoux et dessine. M. Duchod, comme toujours, était courbé sur ses étoffes de soie. Il brodait, piquait, brodait, piquait, brodait : tic tac, tic tac, tic tac. Tout d'un coup, il lève la tête, et voit son garçon absorbé par un travail inusité. Il s'approche. Gill venait d'achever la tête de Pie IX et commençait le nez du père Lacordaire. Ce pape et ce nez avaient-ils déjà la grille magistrale? Je ne sais. M. Duchod, stupéfié, interroge :

— Vous êtes artiste, Monsieur?

— C'est mon métier.

M. Duchod se frappe le front, comme si venait une soudaine lumière. Il était anéanti. Des mots sans suite sortaient de sa bouche. Il avait mal lu la lettre de Nadar, et pris André Gill pour un commissionnaire.

Je ne dirai pas le reste. M. Duchod fait d'abord essayer un habit neuf, qui était là, sur une chaise aussi, à notre commissionnaire, dessinateur maintenant. Le soir, il lui donne un louis. Le lendemain, il lui en donne un autre. André Gill ne croyait pas mériter autant. Il supposa qu'on se moquait de lui, ou qu'on lui faisait l'aumône, et, toujours timide, ne reparut plus le quatrième jour.

Il ne revit M. Duchod que dix ans plus tard, après le succès. Il était encore penché sur sa machine qui faisait toujours son tic tac. André Gill paraît sur le seuil. M. Duchod lève la tête, comme autrefois, d'un mouvement. Il reconnaît aussitôt son ancien commissionnaire, son dessinateur. Une larme, coulant de ses yeux, tomba sur la soie : tac.

Quant à Timothée Trimm, Gill le revit aussi. Il avait à lui parler de je ne sais quelle affaire. Trimm était en pantalon, et nu jusqu'à la ceinture, derrière son bureau. Gill, entrant dans l'antichambre, l'apercevait par la porte entrebâillée. Il avait donné son nom à la bonne. Il entend Timothée Trimm grommeler là-bas, au milieu de son tas de journaux :

— André Gill? Gill? Qu'est-ce que c'est que ça? Je ne connais pas André Gill. Je ne connais pas.

Et André Gill, toujours timide certes, mais vexé de ce bredouillement qui l'agaçait, lui jette de l'antichambre ces quatre mots :

— Vous êtes le seul.

Je n'en ai pas fini avec les débuts d'André Gill, car ils ont grandement influé sur la suite de sa vie. C'est pourquoi j'insiste.

Gill a supporté les humiliations du talent ignoré, la faim, la misère, et Gill, qui se souvient, apprécie, défend, aime ce misérable, ce famélique, ce méconnu, le peuple.

Un jour, celui de son tirage au sort, est particulièrement triste. Gill avait, après avoir mangé la panade quotidienne préparée par sa tante, avait quitté, au lever du soleil, la maison de la rue Neuve-Guillemain, et il allait seul à l'Hôtel-de-Ville. La chance lui sourirait-elle, enfin? Sa tante, là-bas, priait. Sur les boulevards, à ses côtés, des jeunes gens joyeux passaient. Tous avaient des amis, une famille, de l'argent, quelqu'un qui les accompagnait. Gill est seul. Vient l'heure du tirage. Gill, comme toujours, tombe sur un mauvais numéro. Machinalement, il s'en va. Que faire? Il n'a pas un sou. Les autres filent en chantant devant lui, les numéros au chapeau ou bien à la casquette. Ils s'arrêtent dans les cafés, les restaurants, chez les marchands de vin. Lui, qui se sait valoir autant que plus d'un, ne peut s'asseoir nulle part, n'a personne à qui parler. Il vague toute la journée, d'ici, de là. Le soir enfin, exténué, brisé, Gill retourne rue Neuve-Guillemain, traverse la cour, rentre chez sa tante, comme un chien lassé rentre au chenil. La bonne femme l'attendait. Elle avait prié, mais avait je ne sais quel pressentiment :

— Tu as un mauvais numéro, dit-elle de sa voix de résignée.

Et Gill, ulcéré par les souffrances accumulées s'irrite et répond à sa tante, à sa sainte :

— Oui, mais ça ne fait rien. Si j'avais eu un bon numéro, je me serais vendu pour vous payer vos panades et votre gîte.

André Gill partit pour le régiment, dans un trou quelconque de province. Il y mena l'existence de garnison, je n'ose dire la vie, enfin revint à Paris.

A son retour il n'avait pas la moindre obole et dut garder l'uniforme, n'ayant pas d'habit. Dès son arrivée il avait trouvé une place. Gill, en pantalon rouge et tunique, allait tous les jours chez un marchand de la rue Saint-Jacques, dessiner et peindre de petits soldats pour les images à un sou. Au bout d'un mois, il avait gagné de quoi s'acheter une défroque. Bientôt, abandonnant les petits soldats qui avaient fait de lui un pékin, il continue à composer des gravures sur bois pour les journaux de feuillets.

Il dessinait à quarante sous l'heure, et les touchait parfois. Quand il ne les touchait pas et qu'il ne savait où dîner, où se reposer, il revenait chez la bonne tante qui ne lui faisait aucun reproche, et l'accueillait. Maintenant elle est morte.

Le café de Suède était à peu près, en ce temps-là, au café de Madrid, ce que l'Odéon est à la Comédie-

Française. On y trouvait des candidats journalistes, des aspirants peintres, poètes. A un lunch des habitués du café de Suède, Gill rencontra Polo qui devait fonder un journal illustré. Gill fut accepté parmi les dessinateurs. Il avait vingt cinq ans, et le journal s'appelle : *La Lune*.

Il est curieux de voir, en feuilletant les premiers numéros de la collection, André Gill grandir peu à peu. Il fait d'abord de petits dessins, puis, au bout de quelques mois, il prend la première place, lie à sa collaboration l'existence du journal.

André Gill, en effet, avait créé un genre nouveau. Il saisissait un de nos grands hommes ou un de nos puissants de quatre jours, comme dit Beaumarchais, empoignait sa figure, faisait saillir le dessous intellectuel, trouvait le point ridicule, et surtout mettait l'idée sous la charge. Voilà ce que faisait Gill, ce qu'il fait avec le même brio et la maturité du talent.

Une remarque. Les dessins d'André Gill ne font pas rire, ils font penser. Ils excitent la réflexion, peu souvent l'hilarité.

D'ailleurs, et ceci nous ramène à l'homme, André Gill n'est pas le joyeux compagnon que beaucoup peut-être se plaisent à se figurer. Il a l'esprit naturellement sérieux, et aime à causer de la mort. Cette nécessité d'une fin, sans obséder André Gill, revient plus d'une fois dans sa conversation.

Une soirée de l'hiver dernier, j'étais dans son atelier de la rue d'Enfer. La neige tombait au dehors et le poêle était rouge. André Gill, inquiet, se mit à dissertar pendant deux heures sur la vieillesse, la mort, le néant. Il comparait la vie à une montagne. Lorsqu'on commence la route, on ne voit pas de l'autre côté, on est heureux, on a vingt ans. Les sentiers sont bordés d'aubépines et d'églantiers. Mais quand on arrive à la cime de la montagne, vers la quarantième année, alors on voit la descente rapide, et, au bout, le trépas, plus rien.

La vieillesse et la mort, telles sont les deux appréhensions d'André Gill. Il a, à ce sujet, des coquetteries de femme.

Voici une anecdote un peu verte. Lisez-là très-vite, ne la lisez pas du tout même, si vous pouvez.

Il était une fois un grand caricaturiste et une jolie actrice. Ils n'étaient pas mariés et n'avaient pas d'enfants. Deux heures du matin. Le grand caricaturiste allait se mettre au lit, lorsque la charmante actrice, à demi-nue et riant dans la glace :

— Est-ce que tu as des frères ?

— Oui. Mais ils sont en marbre. Je te les présenterai au Louvre.

N'est-ce pas que l'anecdote est verte ? Mettons qu'elle n'est pas vraie, et revenons à André Gill, à Gill, poète, s'il vous plaît ?

Il l'est, certes, et il le prouvera dans un prochain volume. Parfois on y verra des négligences dans la rime ou la facture. Mais, sauf dans quelques pièces faites au moment de son admiration pour les Parnassiens du café Tabourey, le sentiment y est intense et pénétrant. Qu'on relise seulement, pour s'en convaincre, ces trois petits chefs-d'œuvre : *Dimanche de pauvres*, le *Chat botté*, *Ma Tante Rosalie*.

J'ometts une idylle gracieuse, un duo d'amoureux au gai mois de floréal. Gill était alors directeur du musée de Luxembourg. L'idylle est intitulée : *Souvenir*.

Si Gill est poète, il est peintre aussi. Seulement, d'aucuns lui ont reproché d'être, dans ses tableaux, trop poète peut-être, et pas assez peintre.

Il y a, par exemple, chez Coquelin cadet, une toile de Gill. Elle représente un petit bambin de cinq ans, assis tout nu, et ayant entre ses deux jambes mignonnes un vase où croît une fleur d'avril. Sur les branches de la fleur, des oiseaux chantent, tandis que le même, un papier de musique à la main, lit la partition.

Le sujet est gracieux, mais pas assez réaliste. Ce n'est pas arrivé, disent les gens du métier. Soit. Je renvoie bien des peintres au portrait de Daubray, au salon de cette année. Il est difficile de rendre mieux figure aussi joyeuse et béatement joufflue. Olivier Métra disait chez Gill :

— La figure de Daubray, c'est un cul rouge d'enfant, avec un nez au milieu.

Peintre, poète, caricaturiste, voilà tout ce qu'est André Gill. En commençant son portrait, j'ai dit qu'il était cousin de Diderot. Comme lui, en effet, il comprend tout, et il rêve tout. Il a le cœur, la passion, l'éloquence, l'entraînement. Un peu de levain, un mot d'un intime, et Gill parle ainsi qu'un inspiré. Tel était Diderot. Quant à Frédéric Lemaître, que j'ai nommé aussi, il faut entendre Gill dans ses sorties paradoxales, voir sa grande chevelure agitée, ses yeux vivants, sa tête magnifique, le buste légèrement renversé en arrière.

Je l'aperçois encore arrivant sous les galeries de l'Odéon. Les étudiants se retournent pour regarder passer le caricaturiste de *La Rue*, de *la Lune*, de *l'Eclipse*, de *la Parodie*, de *la Lune rousse*, du *Bulletin de Vote*, de *la Petite Lune*, des *Hommes d'aujourd'hui*, parbleu l'illustrateur de *l'Assommoir*. Lui marche la tête haute, la taille cambrée, le plus fièrement qu'il peut, pour cacher sa timidité intérieure — car Gill est timide.

Je sais une fois où Gill, prié par M. et M^{me} de*** de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux, a mis son habit noir, et s'en est allé, finalement, au Château-Rouge, où il n'a pas peur.

J'aperçois donc encore André Gill. Il a oublié l'acte en vers qu'il donna autrefois à ce même Odéon, et il s'avance. Devant lui, chez Brasseur, sont affichés, tous les journaux illustrés : le *Gre'ot*, le *Don Quichotte*, le *Pétard*, la *Jeune Garde*. André Gill, sans en avoir l'air, regarde son dessin avec complaisance, jette en dessous un coup d'œil aux autres, et compare. Il trouve son œuvre bonne, et sourit.

FÉLICIEN CHAMPSAUR.

Les Hommes d'aujourd'hui :

Ont paru : 1. Victor Hugo. — 2. Léon Cladel. — 3. Constant Coquelin. — 4. Emile Zola. — 5. Léon Gambetta. — 6. Aurélien Scholl. — 7. Sarah Bernhardt. — 8. Nadar. — 9. Auguste Vacquerie.

L'éditeur-Gérant : A. CINQUALBRE.